Document généré le 9 août 2025 00:12

Les Cahiers des dix

Le départ de Jean-Charles Bonenfant

Philippe Sylvain

Numéro 41, 1976

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1016231ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1016231ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les éditions du Bien Public

ISSN

0575-089X (imprimé)
1920-437X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Sylvain, P. (1976). Le départ de Jean-Charles Bonenfant. *Les Cahiers des dix*, (41), 237–238. https://doi.org/10.7202/1016231ar

Tous droits réservés © Les éditions du Bien Public, 1976

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le départ de Jean-Charles Bonenfant

par *PHILIPPE SYLVAIN*

C'est avec stupeur que l'on aura appris le décès subit de Jean-Charles Bonenfant, survenu dans la nuit du 4 au 5 octobre. Lui qui était l'image même de la vitalité du corps et de l'esprit, lui dont la pensée sans cesse jaillissante s'incarnait en des mots et en des gestes précis, l'érudit secourable à toutes les ignorances, le père de famille et l'ami indéfectiblement attaché aux siens et à ses intimes, le croyant, enfin, aux convictions arrêtées, n'est plus. Il venait de franchir le cap de sa soixante-cinquième année. Ayant pris connaissance de l'ouvrage de Simone de Beauvoir sur la vieillesse, il s'effrayait déjà d'avoir à subir « des ans l'irréparable outrage ». Une Providence miséricordieuse lui a épargné le gâtisme qu'il redoutait, et il est parti discrètement, comme il l'avait toujours souhaité.

Je laisse à d'autres le soin de caractériser les mérites du juriste renommé, du professeur de droit au savoir inépuisable, qui la veille de sa mort assurait encore quatre heures de cours magistraux, du conseiller à la sagacité duquel tous, des plus hautes instances gouvernementales aux adeptes des mass media, avaient régulièrement recours, pour souligner, en ma qualité de secrétaire de la Société des Dix, l'honneur qu'il faisait rejaillir sur notre groupe.

Jean-Charles Bonenfant faisait partie de la Société des Dix depuis une quinzaine d'années, c'est-à-dire depuis que Gérard Malchelosse en avait transféré le siège social de Montréal à Québec. Il succédait à Jean Bruchési, qui accédait à l'éméritat. Chaques année, depuis 1963, Bonenfant apporta fidèlement sa contribution à notre cahier annuel sous la forme d'une étude toujours solidement documentée, écrite dans une langue sans prétention littéraire, car il se considérait surtout comme un écrivant plutôt qu'un écrivain. Ses préférences le portaient évidemment vers l'histoire politique. Ainsi il étudia la dernière session de l'Union, les projets théoriques du fédéralisme canadien, George-Etienne Cartier juriste, les craintes de la minorité anglo-protestante

du Québec en 1864, etc. Sa dernière contribution à paraître dans notre 41e cahier, dont le lancement devait incessamment avoir lieu, à son invitation, dans sa demeure de l'Ile d'Orléans, porte sur un sujet plutôt inhabituel sous sa plume, soit sur les réactions que provoquèrent en France, chez des lettrés amis du Canada français, la publication des « Zigzags autour de nos parlers » de Louis-Philippe Geoffrion.

Il était également l'un des plus assidus à nos déjeuners hebdomadaires. Commensal à la verve intarissable, il nous faisait pénétrer dans les arcanes de la politique provinciale et fédérale, décortiquait le dernier ouvrage lu, décrivait les plus récents exploits de la faune littéraire indigène ou étrangère, bref nous subjuguait par une érudition qui s'alimentait à une lecture aussi vaste que variée. Peu de Québécois sans doute auront absorbé, durant leur carrière, autant de matière imprimée que Jean-Charles Bonenfant.

Notre confrère ne faisait pas mystère de ses convictions chrétiennes. Ses maîtres à penser étaient le cardinal Newman, le lazariste Pouget et Jean Guitton. Teilhard de Chardin ne le laissait pas indifférent. L'un des derniers ouvrages qu'il aura lus fut celui du grand théologien suisse Hans Küng, « On Being a Christian ». Nous ayant quittés pour toujours, lui qui était hanté par le mystère de l'au-delà, il a vu se déchirer le voile auquel songeait Teilhard de Chardin quand il disait d'un ami qui était décédé dans des circonstances identiques : « Maintenant il voit ! »

(Le Devoir, 8 octobre 1977)